

# Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.  
 ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.  
 Pour le dehors, les frais de poste en plus.  
 Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :  
 Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,  
 A ROUBAIX,  
 Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse de l'auteur, pour le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

## ROUBAIX, 25 février.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :  
 Nominations : au commandement de l'avis à vapeur le *Requin* ; — de présidents et de vice-présidents de conseils de prud'hommes.

Les assises du département du Nord, pour le deuxième trimestre de 1857, s'ouvriront à Douai le lundi 4 mai prochain, sous la présidence de M. le conseiller Bottin ; MM. Benoist et Devinck, conseillers, ont été désignés comme assesseurs.

## Chronique locale.

### Direction télégraphique de Roubaix.

A dater du 1<sup>er</sup> mars prochain, les compagnies des télégraphes sous-marins de Calais à Douvres et de la Méditerranée, acceptent pour la correspondance sur leurs lignes, les dispositions du traité conclu à Paris le 29 décembre 1855 ; en conséquence, les dépêches destinées au Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et aux îles de Corse et de Sardaigne seront, à partir de cette époque, soumises aux mêmes conditions que les dépêches à destination des Etats signataires de ce traité. — La limite d'une dépêche simple sera donc de 15 mots, plus 5 mots pour l'adresse, qui n'entrent pas dans le compte des mots. — Les expéditeurs seront dispensés de mettre la date et l'heure, qui seront transmises d'office.

La taxe d'une dépêche simple à partir de Roubaix à une ville quelconque du Royaume-Uni est uniformément fixée à 9 fr.  
 Cette taxe est augmentée d'un tiers pour chaque série de 5 mots en sus de 15.

Taxes des dépêches pour les bureaux des îles de Corse et de Sardaigne, à partir du 1<sup>er</sup> mars.

Ajaccio, f. 10 50	Macomer, f. 13 50
Bastia, 10 50	Oristano, 13 50
Bonifacio, 12 »	Sassari, 12 »
Cagliari, 13 50	Tempio, 12 »

Notre concitoyen, M. Leuridan-Testelin, vient d'être nommé bibliothécaire de la ville de Roubaix, en remplacement de M. Elie Brun. On ne pouvait faire un meilleur choix ; M. Leuridan possède les qualités indispensables pour un bibliothécaire : des goûts studieux et l'amour des livres. Il a enrichi notre dépôt littéraire de nombreux ouvrages, sans parler de son remarquable mémoire sur l'histoire de l'industrie roubaissienne, que nous avons publié dans ce journal, et dont le manuscrit a été offert à la Bibliothèque, avec les échantillons de l'ancienne fabrication, qui en font un travail des plus curieux.

Par suite d'une nouvelle combinaison, cet établissement sera ouvert au public tous les soirs, de 4 heures à 9 heures ; les mardis, jeudis et samedis de 9 heures à midi, et les dimanches jusqu'à une heure. Il n'existe pas de Bibliothèque qui offre tant de facilités aux lecteurs.

Il y a une quinzaine de jours, un ouvrier tailleur de cette ville fut condamné par le tribunal correctionnel de Lille à un emprisonnement de 13 mois pour avoir détourné 3 coupons d'étoffe qui appartenaient à son maître.

Le sieur Flavien Villaves, marchand fripier en cette ville à qui les étoffes avaient été vendues, fut entendu comme témoin dans cette affaire.

Des malveillants depuis lors répandent le bruit calomnieux que le dit m.<sup>d</sup> fripier a été condamné comme complice de ce détournement. Des renseignements pris à bonne source nous permettent d'affirmer que ces bruits sont faux et que non seulement ce marchand n'a pas subi de condamnations de ce chef, mais qu'il n'a pas même été question de le comprendre dans la poursuite, et ce, par la raison toute simple que les étoffes qu'il avait achetées se trouvaient régulièrement inscrites sur le livre spécial que les marchands fripiers sont obligés de tenir, afin de faciliter les recherches de la police quand un vol a lieu.

L'invention des crinolines vient encore de causer un désagrément à une personne qui avait ses raisons pour s'affubler de ce ridicule aux proportions énormes qu'on a tant décrié et qui survit aux nombreuses plaisanteries dont on l'a accablé.

Il y a quelques jours, en arrivant à la douane de Tourcoing, une jeune dame, se fiant à la confiance de son vêtement, avait caché parmi les cercles, les baleines et les fils de fer, une assez grande quantité de cigares. Par malheur, on n'avait ouvert qu'un seul battant de la porte de la salle de visite, et la crinoline froissée ne pouvant entrer que difficilement, trahit la marchandise prohibée.

On devrait bien, si les modes prenaient de l'extension, changer certaines dispositions d'architecture ; les portes sont devenues trop étroites.

La crinoline est décidément une invention très-immorale.

Voici quelle a été la température moyenne du mois de janvier sur les différents points de la France ci-après :

Lille, 1 degré 79 au-dessus de zéro ; Clermont-Ferrand, 1 56 ; Metz, 1 62 ; Paris, 1 89 ; Tours, 2 08 ; Nantes, 5 19 ; Dijon, 2 50 ; Bourg, 47 centièmes ; 4 69 ; Toulouse, 3 15 ; Marseille, 4 28 ; Alger, 8 75. — Lille a eu 29 jours de brouillard et Paris 2. Il y a eu 16 jours de gelée à Paris.

Il vient de paraître un Mémoire extrêmement intéressant, par M. Mahistre, le savant professeur de la Faculté des sciences de Lille, sur le régulateur à force centrifuge et les accroissements de force dans les machines de Wolf. Cette brochure, dont les calculs sont accompagnés de planches, sera très-utile aux chefs d'ateliers industriels où l'on fait usage des machines à va-

peur, et nous ne leur recommandons vivement. On le trouve chez M. Quarré, libraire, ancienne maison Vanackere, Grand-Place, et chez l'appareilleur de la Faculté des Sciences, rue des Fleurs.

### On lit dans le Journal de Lille :

La question de l'agrandissement de Lille continue d'occuper les esprits, et l'on se demande avec une curiosité naturelle à quel point elle se trouve maintenant.

Malheureusement, la loi sur la presse ne permet pas au *Journal de Lille* de dire à cet égard tout ce que nous connaissons, car l'agrandissement soulève des questions qui nous engageraient dans des considérations touchant à l'économie sociale. Toutefois, nous pouvons dire que parmi les divers projets, il en est un, à la tête duquel se trouve une maison de banque de notre ville. Il s'agirait d'acquérir de l'état une portion de terrains situés entre la Noble-Tour et la porte de la Barre. Cette acquisition serait faite pour une somme de cinq millions, obtenus au moyen de la formation d'une société en actions, au capital de six millions. Le terrain acquis aurait une contenance de 651 hectares. Il acquerrait une plus-value, par suite de son incorporation dans le territoire de Lille ; les fortifications seraient abattues, la défense se ferait par la citadelle et deux forts détachés. La Deule serait canalisée, partageant la ville par deux grands artères et l'entourant d'une ceinture d'eau, longée par un boulevard.

Au reste, croyons-nous, il n'y a que des idées élaborées consciencieusement ; la solution n'est pas encore arrivée.

### On lit dans un journal :

« Nous tenons d'une source, que nous avons tout lieu de croire authentique, que la solution du chemin de fer de Lille à Strasbourg ne se fera pas attendre. Nous sommes heureux de pouvoir donner cette bonne nouvelle aux populations du Nord-Est, que la nouvelle ligne intéresse à un si haut degré.

## FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 25 FÉVRIER 1857.

## DIÉGO.

J'ai toujours eu un goût très-prononcé pour les chiens : était-ce pressentiment de l'influence qu'ils devaient exercer sur ma destinée ? Je ne sais... Un de mes oncles, capitaine de vaisseau, réalisa tous mes rêves en m'en ramenant un de l'île de Terre-Neuve. Je sortais à cette époque de l'école militaire, et me préparais à partir pour la campagne de Russie. Après des adieux fort tristes à ma famille, je partis consolé par les idées de gloire qui, à cette époque, remplissaient toutes les têtes, et qui faisaient qu'une brillante jeunesse jouait sa vie pour un pauvre grade de lieutenant ou un bout de ruban.

Je ne parlerai pas de la campagne de Moscou. J'eus à souffrir comme tous les autres, et ce fut épuisé de fatigue, brisé de chagrin, que je revins à Paris. Hélas ! de tristes nouvelles m'y attendaient ! Ma mère n'avait pu supporter l'inquiétude que je lui causais. Elle était morte de douleur !

Mon père était allé chercher des consolations près de ma sœur, mariée en province ; j'allais les retrouver. Nous pleurâmes ensemble celle qui n'était plus...

Après la rentrée des Bourbons, je revins à Paris. — J'étais souffrant et ennuyé. A vingt-

trois ans, ma carrière militaire était brisée, tous mes rêves évanouis. Ma santé, fortement ébranlée par les souffrances éprouvées pendant la dernière campagne, ne se rétablissait point. Mon médecin me prescrivit du calme et six mois de campagne ; le printemps commençait, et j'allai sur-le-champ m'établir à Auteuil. J'y louai un petit pavillon, dépendant d'une grande maison habitée par une famille anglaise.

L'anglomanie n'était pas de mode alors, et le voisinage de ces ennemis de mon pays ne m'était point agréable, mais le pavillon l'était beaucoup, et nous n'avions de commun que le parc assez étendu pour pouvoir s'y promener chacun chez soi.

Mes co-louataires, fort nombreux déjà par eux-mêmes, recevaient beaucoup de monde. Une simple visite de dernier arrivant, prescrite par l'usage, m'aurait associé à leurs plaisirs, mais c'était pour les fuir que j'étais venu m'établir à Auteuil. « Aux cœurs blessés, la solitude et le silence ; aux corps brisés, le repos et l'inaction. »

Oscar me suffisait ; il avait partagé ma mauvaise fortune. La pauvre bête avait rapporté des douleurs de Russie, et lorsque ses souffrances lui arrachaient des gémissements, il tournait ses yeux vers moi, et semblait me dire : « Et moi aussi, mon maître ! »

J'habitais Auteuil depuis quelque temps, sans qu'aucun incident fût venu interrompre la monotonie de ma vie, lorsqu'un soir, mes fenêtres ouvertes laissèrent arriver jusqu'à moi des accords trop énergiques pour venir d'outre-mer ; une voix de femme, grave, sonore et flexible commença une chanson espagnole, avec un accent qui ne laissait point de doute sur l'origine de la chanteuse. Moi, qui n'avais entendu jus-

qu'alors que la mélodie langoureuse des airs anglais, je sentis se rallumer dans mon âme tout le feu de la jeunesse, aux sons de cette musique et à l'accent de ces paroles empreintes de toutes les passions nationales ; car ma famille était d'origine castillane, et de bonne heure j'avais appris cette langue.

Chaque couplet finissait par ces mots : Mia kerida (ma chérie) ; j'aurais voulu pouvoir les renvoyer à celle qui venait de les prononcer et de me révéler qu'il y avait encore en moi de douces émotions et le besoin d'un autre bonheur... Dans ce moment, Oscar entra dans ma chambre, portant un petit objet qu'il déposa à mes pieds. C'était un gant noir de femme qui attestait une petite main. A l'humidité dont il était empreint, je devinaï qu'Oscar devait l'avoir trouvé dans le jardin.

Je ressentis, sans savoir pourquoi, un frémissement de plaisir en touchant ce gant. Il me semblait presser dans ma main la main à laquelle il avait appartenu ; et détournant la tête, comme honteux de mon action, je le portai à mes lèvres... Il n'y avait pourtant là qu'Oscar ! Je posai religieusement le petit gant sur la table, près de mon lit ; je le rattachai dans mon esprit à la chanteuse espagnole, et après l'avoir regardé et retourné dans tous les sens, je me couchai.

Je fus longtemps à m'endormir, et lorsque le sommeil arriva, il m'apporta de vains songes.

Un rayon de soleil qui, de grand matin, vint frapper sur mon lit, m'arracha aux illusions de la nuit. Je l'aurais volontiers maudit, si un bruit inaccoutumé que j'entendais dans la cour, ne fût venu changer la direction de mes idées.

« Qu'est-ce que ce bruit que j'entends ? de-

mandai-je à Georges, mon domestique, que je venais de sonner.

— Monsieur, c'est une partie d'ânes que préparent les Anglais ; depuis qu'il fait jour, c'est comme une foire de ces animaux dans la cour ; on les amène des quatre coins du village ; il y en a au moins une vingtaine. Ah ! c'est curieux à voir... Molly en est aussi.

— Qui est Molly ?

— C'est la femme de chambre de Milady, monsieur, dit Georges en rougissant.

— Je croyais vous avoir défendu d'entrer en relation avec les gens de ses Anglais.

— Ah ! monsieur me pardonnerait s'il connaissait Molly, elle est si blanche, si fraîche, elle a de si jolies mains !

Ces jolies mains me rappellèrent le petit gant et me disposèrent à l'indulgence envers Georges.

Cependant, le bruit augmentant, je voulus voir le départ de la cavalcade, et après une demi-toilette, plus soignée cependant que de coutume, j'allai m'établir à une des fenêtres du rez-de-chaussée qui donnait sur la cour. Il y avait encombrement de maîtres, d'enfants et de bêtes, et confusion de voix et de cris.

Au milieu de cette brillante société, je distinguai une femme ; plutôt petite que grande, svelte et élancée. Elle était en grand deuil, et sa simplicité contrastait d'une manière remarquable avec la recherche de ses compagnes.

Une impulsion électrique fixa mes yeux sur elle ; cependant je ne pouvais voir sa figure qu'un grand voile attaché sur son chapeau de paille me cachait entièrement. Elle était assise sur un banc à l'écart, et semblait indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle. Son attitude était mélancolique, et l'on pressentait, à la voir, qu'un malheur occupait sa vie.